

Sexe, drogues and rock'n roll Vous voulez en parler ? nous aussi. Réduction des risques et des dommages

L'usage de drogue dans les rapports sexuels, autrement dit le chemsex, est un comportement probablement vieux comme le monde. Il ne constitue pas forcément en soi un problème. Il en devient un dès lors qu'il pose d'une part une question de santé, a fortiori lorsqu'il devient une question de santé publique et lorsqu'il interfère avec une question qui nous est cher, la prévention du VIH, des hépatites et des IST. Ce qui a posé problème lors de l'émergence forte du chemsex il y a dix ans environ dans le milieu gay, c'était que les acteurs de prévention gays ne connaissaient en général pas grand-chose aux drogues et à la réduction

des risques tandis que les spécialistes des usagers de drogue n'y connaissaient rien aux relations gays. Et puis les gays pratiquant le chemsex ne s'identifiaient pas comme « toxicomanes » dont les acteurs de la réduction des risques étaient les interlocuteurs. Il a donc fallu organiser des échanges, faire de la pédagogie et inventer de nouveaux modes d'accompagnement. C'est dans ce contexte que REACTUP.FR a choisi de publier des articles spécifiques à cette thématique sans prétendre répondre à toutes les questions qui peuvent se poser et qui continuent à faire débat. Ce bulletin en est le reflet.

Chemsex : quels enjeux pour la prévention ?

Depuis 2010, la pratique du chemsex a pris de l'ampleur dans la communauté gay et il est plus que fréquent de voir sur les applications de rencontre des personnes cherchant spécifiquement du sexe sous influence de produits. Le développement de cette pratique ne va pas sans risque, que cela soit en termes de contaminations VIH mais aussi des autres IST ou plus spécifiquement de l'hépatite C.

En parallèle de ces pratiques, l'arrivée de la PrEP en France en 2015 a fait à la fois évoluer le paradigme « tout capote » de la prévention mais aussi permis à toute une partie de la population qui ne l'utilisait plus pour une quelconque raison de renouer avec la prévention et le dépistage.

Après une dizaine d'années on commence à voir apparaître quelques études qualitatives et quantitatives sur les problématiques que peuvent engendrer la consommation de produits psychoactifs dans un cadre sexuel. Reactup propose donc de regarder un peu plus en détail ce qui se dit sur la relation prévention des risques sexuels et pratique du Chemsex dans la population gay.

Chemsex, de quoi on parle ?

En 2010, une étude faite par internet auprès de la population HSH dans près de 44 villes européennes montre une montée en puissance d'un phénomène qu'on qualifie alors de Chemsex. Celui-ci est alors défini comme l'usage de n'importe quelle combinaison de produits psychoactifs incluant le Crystal Meth, la mephedrone ou le GHB, avant ou pendant une relation sexuelle entre hommes.

Presque 10 ans plus tard, la pratique et le public ont évolué. Les produits se sont diversifiés, on retrouve des nouveaux produits de synthèse tels que les cathinones (3MMC, 4MEC...), le GHB a quasiment disparu de la circulation remplacé par le GBL et la cocaïne, la MDMA ou la kétamine sont fréquents dans ces plans. D'abord concentré sur un public de personnes séropositives de plus de 40 ans, cela concerne maintenant toutes les tranches d'âge et le statut sérologique est moins marqué. De plus, la pratique dites du « slam » (injection par voie intraveineuse dans un contexte sexuel) s'est développée fortement.

Une étude faite en 2017 en Belgique pour l'Observatoire National du Sida et des sexualités par Jonas Van Acker explique que « l'usage de produits psychoactifs amplifie la confiance (en soi et en l'autre) chez les usagers et améliore leurs compétences de communication. Sans doute pour les minorités sexuelles, cette volonté d'échapper aux pressions normatives de la culture hétérosexuelle et à la stigmatisation. Le chemsex permet de dépasser certaines barrières psychologiques liées à l'environnement social (l'anxiété sociale) ou culturel induites par une forme d'homoscepticisme ou d'homophobie intériorisée. » et de continuer « les produits psychoactifs utilisés dans le cadre de plans chems permettent d'augmenter les performances et le plaisir sexuel ressenti ».

Quels sont les risques associés au chemsex ?

Ils sont multiples et liés à de nombreux facteurs. Il y a évidemment tout d'abord une problématique liée à la consommation à outrance de produits psychoactifs addictogènes qui peuvent entraîner une dépendance problématique sur la vie sociale, sexuelle, professionnelle et affective mais aussi des troubles physiques et/ou psychiques liés à la nature du produit consommé : dépression, sentiment de persécution, paranoïa, idées suicidaires, trouble érectile, problèmes cardiovasculaires, etc...

A ces risques d'addictions, il faut ajouter une augmentation potentielle des prises de risques sexuelles pouvant amener à des contaminations au VIH, Hépatites et autres IST. En effet, les plans chems étant associés avec une sexualité très souvent multipartenaires et avec un usage non systématique du préservatif, c'est alors une population à haut risque par rapport à un public non chemsexeur.

Alors qu'en 2010, les chemsexeurs avaient un statut sérologique plutôt identique et pratiquaient souvent le sérotriage (de manière consciente ou non), on assiste à un mélange beaucoup plus important que ce soit en terme d'âges, de pratiques, et de sérologies. La problématique ne vient pas des personnes séropositives puisque l'on sait aujourd'hui, et c'est scientifiquement accepté, qu'une personne séropositive sous traitement n'est pas contaminante et qu'elle bénéficie d'un suivi permettant de casser rapidement les contaminations par d'autres IST. C'est plutôt les personnes séro-interrogatives (ne connaissant pas leur statut sérologique suite à des pratiques à risques) qui peuvent potentiellement être contaminantes ou pas.

Le cumul de la prise de produits, qui sur la durée peut amener une dévalorisation de soi-même et donc une augmentation des risques, la fréquence et la multiplicité des rapports sexuels avec des personnes qui appartiennent à une population avec une charge virale communautaire élevée soulève nécessairement des inquiétudes et exige donc des réponses adaptées.

PrEP et TASP sont-ils suffisants pour éviter les contaminations au VIH dans cette population ?

De nombreuses études ont permis d'analyser l'utilisation de la PrEP et du TASP dans un groupe ciblé de personnes pratiquant le chemsex. En réutilisant les données croisées de l'essai Ipergay, constat a été fait qu'environ 30% des participants pratiquaient le chemsex de manière occasionnelle et 16% ont déclaré le pratiquer à tous les questionnaires de suivi. Dans ces questionnaires, on a pu identifier le fait que la population chemsexeur avait potentiellement des pratiques à risques plus fréquentes et donc une exposition plus importante au VIH et autres IST.

L'essai Ipergay a permis aussi de pouvoir analyser l'adhésion de cette population séronégative à la PrEP, c'est à dire le respect des prises régulières, la tolérance vis à vis du Ténofovir/Emtricitabine associé à une prise de produits psychoactifs, et donc de savoir si c'était un outil efficace pour éviter de possibles contaminations.

Plusieurs résultats en sont sortis que l'on retrouve dans une publication parue en octobre 2018. La première chose à retenir est que c'est une population qui s'expose certes beaucoup mais en a conscience et de par là même, connaît les outils nécessaires pour se protéger. En effet, bien que les risques soient plus fréquents, on constate un recours beaucoup plus important au Traitement Post Exposition, et un recours à la PrEP plus important.

En dehors de l'intérêt premier de la PrEP qui est la protection contre les contaminations au VIH, il faut aussi souligner que le processus de délivrance et de suivi est aussi un point d'entrée intéressant pour élaborer des stratégies de réduction des risques et de prévention face aux autres IST mais aussi face à la prise de produits psychoactifs. La PrEP n'est pas que l'ingestion d'un comprimé régulier c'est aussi une mise à plat de sa santé sexuelle et une possible identification d'autres problèmes, en particulier avec le chemsex où on retrouve des pratiques sexuelles dites de hardsex comme la pratique du fistfucking qui peut clairement créer des fissures et autres lésions anales, autant de portes d'entrées pour le VIH et autres IST.

L'étude démontre que l'adhésion à la PrEP est facile pour les chemsexeurs, d'ailleurs on peut aussi dire que le constat a pu être fait que les personnes séropositives n'avaient pas de rupture de traitement spécifique, une chose reste à surveiller cependant, ce sont les interactions possibles entre ARV et drogues récréatives ou tout ce qui est benzodiazépine et produits érectiles. En effet, on sait que les boosters d'antirétroviraux, le Ritonavir et le Cobiscistat, qui augmentent la concentration des ARV dans le sang, font de même avec d'autres produits, pouvant amener à des overdoses. Il en est de même avec les Inhibiteurs non-nucléosidiques de la transcriptase inverse (INNTI) qui poussent le foie à dégrader plus rapidement certains produits, avec comme conséquence une envie d'augmenter les dosages et donc d'amener des consommations plus à risques.

Quid de l'hépatite C ?

On assiste, en corrélation ou non avec les pratiques de Chemsex, à une augmentation des cas de VHC dans la population gay. Il est évident que la pratique du slam avec des échanges possibles de matériel (ce qui est devenu une évidence dans la population traditionnelle des personnes injectrices ne l'est pas forcément dans la population gay, moins touchée par les campagnes de réduction des risques liées au partage de seringues et du petit matériel entourant l'injection) et des pratiques plus hard, sont le terrain propice aux contaminations par le VHC.

Une étude faite à Manchester en 2014 sur une population HSH se rendant dans des centres de dépistages pour le VIH montre une prépondérance des contaminations parmi ceux qui pratiquent le chemsex. Au-delà de la question même du VHC, qui est aujourd'hui soignable par un traitement rapide, cela pose la problématique des co-infections chez les personnes déjà séropositives et le fait de systématiser le dépistage de cette pathologie dans toute la population gay mais aussi d'arriver à construire un discours de réduction des risques concernant la consommation de produits psychoactifs.

Le phénomène du Chemsex est en augmentation certaine dans la population gay et même au-delà, dans les cercles libertins. Bien que pour le moment on ne peut pas dire qu'il faut céder à la panique sur les questions des contaminations au VIH, il est, par contre, évident qu'il faut se pencher plus sérieusement sur la question de la cause de l'émergence et du développement de ces pratiques dans la communauté gay et des conséquences que cela peut avoir sur la vie affective, sociale, familiale et professionnelle dans une population déjà soumise à la stigmatisation et avec une santé mentale déjà fragile.

Retrouvez le texte en intégralité avec les références sur www.reactup.fr

Renouveler l'approche de la santé sexuelle des gays à travers le chemsex

Lors de la CROI 2019, une présentation sur la question du chemsex a été faite par le docteur Mark Rohan Pakianathan de la London School of Hygiene and Tropical Medicine. Cette thématique, relativement récente, soulève de nombreuses questions sur l'accompagnement des personnes et pose de nouveaux enjeux dans la prévention comme nous l'avions déjà présenté dans un article précédent.

Pourquoi le Chemsex prend-il principalement place dans la communauté gay ?

Il faut d'abord se demander la raison de l'usage important de substances psychoactives dans la communauté gay. C'est une question qui revient souvent et qui trouve son explication assez simplement dans ce que l'on appelle la syndémie (entrelacement de problèmes de santé physiques, et/ou psychiques pour une personne qui se renforcent mutuellement les uns les autres, et portent atteinte à la santé globale de la personne). Cette syndémie se fait entre les problématiques de santé sexuelle, de santé mentale, et d'utilisation de substances. Pour donner un exemple concret, le fait d'être déprimé ou anxieux induit souvent une plus grande consommation d'alcool et/ou d'autres

produits et une mauvaise estime de soi entraînant des rapports à risques. Les études démontrant que les gays sont 2 fois plus exposés que les personnes hétérosexuelles à des risques majeures, à cause, entre autres, de la criminalisation, la discrimination, l'autocensure et ce que l'on peut appeler l'angoisse du placard forcé et donc de l'isolement.

Cette tendance à une consommation accrue de substances par rapport à la population générale explique donc, en partie, le développement du chemsex dans la communauté. En partie seulement car, comme l'explique le Dr Pakianathan, les effets recherchés dans la consommation de produits pendant ou précédant l'acte sexuel sont aussi spécifiques : augmenter le plaisir sexuel, la libido et la confiance en soi, favoriser la désinhibition, être facilitateur de rencontres et donner une impression de plus forte intimité.

Bien que ce soit principalement dans la communauté gay, il est évident que cela n'est pas le seul apanage des HSH, en effet on a retourné que les milieux libertins hétérosexuels font état d'une consommation accrue mais aussi un développement chez les personnes transgenres (dont certains peuvent s'identifier à la communauté gay ou hétérosexuelle d'ailleurs).

Quels produits pour quels effets et quels sont les risques associés ?

Selon les régions du monde, les produits utilisés ne sont pas les mêmes. Alors qu'au Royaume-Uni, aux Etats Unis, en Asie du Sud Est et en Australie, on va constater une consommation de méthamphétamine, de mephedrone et de GBL importante, la France va plutôt voir un fort développement des cathinones et autres nouveaux produits de synthèses, tandis que l'Espagne est plus sur des produits dits traditionnels tels que cocaïne et MDMA. Cette différence dans la consommation entraîne nécessairement des effets indésirables différents et donc influe sur les prises en charge en addictologie mais aussi en santé sexuelle. Sans rentrer non plus trop dans le détail de chaque produit il est intéressant de s'attarder sur quelques-uns d'entre eux qui augmentent les risques de contamination de manière intrinsèque ou extrinsèque. En effet, par exemple, la méthamphétamine peut entraîner une inflammation des muqueuses du rectum rendant les contaminations plus facile, de même la cocaïne ou les cathinones, quand elles sont consommées par voie nasale rend les muqueuses irritées avec comme conséquence, si partage de matériel, une plus forte exposition à l'hépatite C par exemple.

Les comportements pouvant entraîner une augmentation de risques potentiels sont très bien résumés dans le tableau suivant :

Chemsex et comportements

Comportement à risque	Chemsex oui % (n)	Chemsex non % (n)	Risque relatif ajusté OR (IC 95%)	p-value
≥ 5 partenaires / 3 mois	47,9 (137/268)	14,9 (215/1448)	5,5 (4,1-7,4)	<0,001
Recours au TPE	26,6 (46/173)	9,8 (88/899)	3,4 (2,3-5,2)	<0,001
Sexe en groupe	61,4 (129/210)	8,5 (80/940)	16,6 (11,4-24,1)	<0,001
> 21 verres d'alcool / sem.	20,9 (49/235)	8,6 (115/1334)	2,7 (1,9-4,0)	<0,001
Partage de sex toys	17,0 (30/177)	1,7 (15/866)	13,0 (6,6-25,5)	<0,001
Travail du sexe	22,0 (41/186)	1,9 (17/877)	13,2 (7,1-24,6)	<0,001
Fist	9,6 (21/218)	2,8 (31/1117)	4,1 (2,2-7,5)	<0,001
Injection de drogues	27,9 (70/251)	0,3 (4/1411)	131,8 (46,6-373,0)	<0,001

Traduit de : Pakianathan et Al HIV Medicine 2018 vol 19 (7) 485-90

Il est important d'insister sur le fait que, par exemple, la pratique du fist ou l'injection ne comporte pas des risques inhérents en termes de contamination mais lorsque le fist est mal réalisé, il peut être traumatique, ou lorsqu'il y a un partage de matériel d'injections cela accroît les facteurs de contamination.

Cela se retrouve d'ailleurs dans l'épidémiologie puisque l'étude anglaise AURAH qui regroupe 1480 participants dont 21% pratiquant le chemsex permet de montrer que les personnes pratiquant le Chemsex ont 2 fois plus de risques de contracter une IST, 4 fois plus le VIH et 7 fois plus une hépatite C.

L'approche globale de la santé des personnes gays ?

Alors que ces dernières décennies, l'approche de la santé des personnes gays se faisaient essentiellement, à juste titre, à travers le prisme du VIH et de la prévention en santé sexuelle, le conférencier a rappelé qu'il était nécessaire d'avoir une approche plus holistique.

Cette recommandation est principalement destinée auprès des professionnels de santé car, aujourd'hui, ils font partie des premiers interlocuteurs qui devraient identifier des potentiels problématiques d'addiction. Mais afin de pouvoir le faire correctement, il est nécessaire de laisser la possibilité aux personnes de parler de leur consommation sans jugement et avec bienveillance. Les potentialités létales des surdosages au vue des produits utilisés sont importantes, et pour certaines personnes, le risque d'une overdose sera supérieur à un risque de contaminations (en particulier pour les personnes séronégatives sous PrEP). Cette question du chemsex peut donc être un bon moyen de pouvoir approcher d'autres sujets comme la santé mentale ou la santé affective, souvent parent pauvre de la prise en charge des personnes, encore plus quand celles-ci font partie de la communauté LGBT.

ET LE PLAISIR DANS TOUT ÇA ?

Il est vrai que la CROI n'est pas vraiment une conférence consacrée à l'épanouissement sexuel et à la recherche de plaisir mais il nous semble important de rappeler que souvent, et avant toute chose, la consommation de substances psychoactives (que ce soit des produits licites ou illicites) c'est avant tout une recherche de plaisirs. Le but est de partager, de se détendre, de se désinhiber, c'est pourquoi cela se tient souvent dans des lieux festifs, qui sont aussi des moments de transgression.

La fête est un concept propre à chacunE, pour certaines personnes ce sera l'apéro, une soirée jeux de sociétés entre amis et pour d'autres cela sera de sortir toute la nuit dans des clubs sombres avec ou sans backroom, ou d'organiser des partouzes sous produits chez les uns et les autres. Il y a une volonté de sociabiliser dans tous les cas, mais les parcours de vie, l'état de santé et l'influence des drogues peuvent amener à des problématiques sociales ou de santé qu'il faut savoir repérer ou prendre en charge. Le stigmate qui existe sur les usagerEs de drogues les invisibilisent et les rendent particulièrement vulnérable aux contaminations, il est donc nécessaire de faire évoluer notre regard mais aussi le cadre réglementaire répressif et pénalisant qui ne répond pas aux besoins de ces populations.

C'est quoi les risques, comment s'en protéger ? reactup.fr

